

Flaubert

Revue critique et génétique

27 | 2022

Flaubert palimpseste

Palimpsestes de *Bouvard et Pécuchet*

Le retour de Bouvard et Pécuchet

PATRIZIA OPPICI

Résumés

Français English

Bouvard et Pécuchet, l'œuvre que Flaubert a consacrée entièrement à la bêtise, est souvent reprise et commentée du point de vue philosophique, plutôt que de la vraisemblance psychologique des deux protagonistes. Pourtant, de Proust à quelques réécritures contemporaines, ce couple littéraire a inspiré des auteurs qui ont adapté les aventures des deux bonhommes aux mœurs de différentes époques, du Paris fin-de-siècle à la France des années 80, en réactivant le circuit pervers qui les conduit d'échec en échec.

Bouvard et Pécuchet, the work that Flaubert devoted entirely to stupidity, is often taken up and commented from a philosophical point of view, rather than taking into consideration the psychological plausibility of the two protagonists. However, from Proust to a few contemporary rewrites, this literary couple has inspired authors who have adapted the adventures of the two fellows to the customs of different times, from end-of-the-century Paris to 1980s France, by reactivating the perverse circuit that leads them from failure to failure.

Texte intégral



[Afficher l'image](#)



Si Madame Bovary est devenue une figure mythique qui ne cesse d'inspirer de nouvelles réécritures, qu'en est-il de Bouvard et Pécuchet, les deux bonshommes qui ont hanté les dernières années de Flaubert ? Moins attachants qu'Emma, ils incarnent

d'une façon plus directe cette bêtise incontournable qui constitue l'objet de l'œuvre, au point que leur consistance psychologique a pu être mise en doute¹. À ce titre, ils constituent un point de repère de beaucoup d'ouvrages critiques consacrés au problème philosophique de la bêtise², tandis qu'il est beaucoup moins fréquent de les retrouver en tant que protagonistes de nouvelles aventures.

2 Mais il y a des exceptions, dont la première est signée par un nom prestigieux. *Mondanité de Bouvard et Pécuchet* est le titre d'un pastiche que le jeune Marcel Proust publiait sur *La Revue Blanche* en 1893 ; l'année suivante il composait un autre fragment, intitulé *Mélomanie*, et il réunissait enfin les deux écrits dans *Les Plaisirs et les jours* (1896) sous le titre de *Mondanité et mélomanie de Bouvard et Pécuchet*. Ce pastiche est donc l'un des premiers textes de Proust, qui choisit de parodier Flaubert à travers un ouvrage relativement récent, et assez incompris par la critique de l'époque. Plus tard, dans le pastiche de Flaubert relatif à l'affaire Lemoine, Proust montrera une connaissance approfondie de toute l'œuvre de Flaubert, en faisant jouer une série d'échos intertextuels, dans une maîtrise parfaite des mécanismes de son écriture : la critique y a souligné en particulier la présence de *Madame Bovary* et des *Trois contes*, sans oublier le rôle joué par le procès de *Madame Bovary* dans un texte qui se veut à son tour une scène de procès³.

3 Dans son premier pastiche, Proust se tient au contraire très près de *Bouvard et Pécuchet*. Dès le début de *Mondanité*, Proust déclenche un des mécanismes qui sont à la base de sa structure : à partir d'une constatation initiale, suit immédiatement l'étude du « savoir » impliqué dans le projet.

Maintenant que nous avons une situation, dit Bouvard, pourquoi ne mènerions-nous pas la vie du monde ? C'était assez l'avis de Pécuchet, mais il fallait pouvoir y briller et pour cela étudier les sujets qu'on y traite⁴.

4 Dans ce pastiche, la science est donc celle de l'usage de la bonne société, qui exige des compétences spécifiques. Or, il s'avère que pour faire bonne figure « la littérature contemporaine est de première importance ». En écho avec le chapitre cinq de *Bouvard et Pécuchet*, ces pages renvoient à des jugements sommaires qui correspondent à des clichés : « Leconte de Lisle était trop impassible, Verlaine trop sensitif ». Les deux bonhommes s'essayaient d'abord « au style de la critique » vite abandonné, car il « ne convient pas dans le monde » et passent à la conversation littéraire « dans la manière des gens du monde ».

Bouvard s'accoudait à la cheminée, taquinait avec précaution, pour ne pas les salir, des gants clairs sortis tout exprès, appelant Pécuchet « Madame » ou « Général » pour compléter l'illusion⁵.

5 Le grotesque de la scène souligne l'ineptie des jugements littéraires qu'on y prononce ; Proust a déjà parfaitement saisi le lien qui unit la mondanité à la bêtise, et comment dans la société on peut briller par des boutades parfaitement stupides :

Du reste, dites tant que vous voudrez que ces lignes inégales sont des vers, je me refuse à y voir autre chose que de la prose, et sans signification encore⁶ !

6 On est proche des réceptions chez les Guermantes ou des observations de Madame de Villeparisis, d'autant plus qu'on s'y extasie sur les talents mondains de Mallarmé :

Mallarmé n'a pas plus de talent, mais c'est un brillant causeur. Quel malheur qu'un homme aussi doué devienne fou chaque fois qu'il prend la plume. Singulière maladie et qui leur paraissait inexplicable⁷.

7 Finalement, Bouvard aboutit à une conclusion paradoxale, puisqu'il considère que l'originalité de leurs opinions — rien que des poncifs — pourrait leur nuire, et qu'il faut donc passer à étudier autre chose pour faire bonne figure dans le monde. « On peut ne pas y parler littérature⁸ ». C'est la reproduction du mécanisme de chute des chapitres de l'œuvre de Flaubert, où l'échec, en soulignant leur bêtise, relance la recherche sur d'autres pistes.



8 L'étiquette mondaine prend alors la relève, dans un crescendo absurde d'interrogations — « Comment faut-il saluer ? [...] Présenter aussi est difficile [...]. Comment donner son titre à chacun ?⁹ » — qui aboutissent à des prescriptions contradictoires, dépendant des milieux sociaux où l'on évolue. C'est l'occasion d'une revue de clichés concernant la noblesse, la finance, la société protestante, le monde des arts et celui des théâtres. Enfin, viennent les juifs :

Bouvard et Pécuchet, sans les proscrire (car il faut être libéral) avouaient détester se trouver avec eux ; ils avaient tous vendu des lorgnettes en Allemagne dans leur jeune âge, gardaient exactement à Paris — et avec une piété à laquelle en gens impartiaux ils rendaient d'ailleurs justice — des pratiques spéciales, un vocabulaire inintelligible, des bouchers de leur race. Tous ont le nez crochu, l'intelligence exceptionnelle, l'âme vile et seulement tournée vers l'intérêt ; leurs femmes, au contraire, sont belles, un peu molles, mais capables des plus grands sentiments. Combien de catholiques devraient les imiter ! Mais pourquoi leur fortune était-elle toujours incalculable et cachée ? D'ailleurs, ils formaient une sorte de vaste société secrète, comme les jésuites et la franc-maçonnerie. Ils avaient, on ne sait où, des trésors inépuisables, au service d'ennemis vagues, dans un but épouvantable et mystérieux¹⁰.

9 La partie consacrée à ce savoir dérisoire qu'est la politesse mondaine trouve sa conclusion dans ce désolant répertoire antisémite. Du point de vue stylistique, on remarquera que Proust pastiche à la perfection cette dernière version du discours indirect libre qui caractérise *Bouvard et Pécuchet*, où il devient impossible d'identifier avec certitude le locuteur. Ces insanités antijuives pourraient appartenir à Bouvard et Pécuchet ou aux livres qu'ils consultent, et la confusion énonciative qui en résulte correspond au brouillard des idées reçues : il n'y a plus qu'une voix, celle de la bêtise¹¹.

10 Dans la partie suivante, *Mélomanie*, l'incipit nous apprend que les deux bonhommes, « dégoutés de la bicyclette et de la peinture, [...] se mirent sérieusement à la musique¹². » Là aussi, le pastiche reprend la structure de *Bouvard et Pécuchet*, en simulant des déceptions successives sur des compétences qui n'existent pas dans l'original, et qui les amènent, par un parcours dont la logique reste obscure, à s'intéresser à la musique contemporaine. On ne peut que débiter par une discussion sur Wagner qui reproduit tous les poncifs de l'époque sur « “le braillard de Berlin” (comme le dénommait cruellement Pécuchet) » tandis que Bouvard « se montra résolument wagnérien »¹³. La suite est une revue de jugements désinvoltes sur un bon nombre de compositeurs du XIX^e siècle, où se poursuit la polémique entre Bouvard « révolutionnaire » en musique, et le conservateur Pécuchet. « Mais l'objet de leurs plus vifs débats était Reynaldo Hahn¹⁴ ». En fait, *Mélomanie* est un hommage à son ami musicien, comme Proust le reconnaît spirituellement dans une lettre qu'il lui adresse au moment de la rédaction du texte : « Depuis le peu de temps que je vous connais, j'ai déjà été tant de fois l'un et l'autre de ces deux imbéciles avec vous, que je n'aurai pas besoin d'aller chercher bien loin mes modèles¹⁵ ». Les allusions au vécu de l'auteur se poursuivent dans la discussion finale où Pécuchet s'en prend aux poèmes des *Chauves-Souris* de Robert de Montesquiou (1892) mis en musique par Delafosse :

Le Français, toujours altéré de franchise et de clarté, toujours exécutera ce ténébreux animal. Dans les vers de M. de Montesquiou, passe encore, fantaisie de grand seigneur blasé, qu'à la rigueur on peut lui permettre, mais en musique ! à quand le *Requiem des Kangourous*¹⁶ ?

11 Quelques années plus tard, en 1899, Bouvard et Pécuchet reviennent ; ils sont maintenant les auteurs d'un « petit manuel » que le frontispice de l'opuscule leur attribue, sans compter la notice de Gallica, qui s'interroge sur les dates de naissance et de mort de l'auteur présumé Pécuchet (18..19.. ?). Cela aurait sans doute ravi Flaubert. Les deux bonhommes évoluent maintenant dans le contexte de l'affaire Dreyfus, et le répertoire qui leur est attribué porte le titre complet de *Un côté de l'Affaire Dreyfus. Coups de gueule et coups de trique*. Les deux copistes ont formé un « recueil d'injures » qui ont été échangées dans les journaux de la première quinzaine du mois de janvier



1899, en guise d'étrennes, et qu'ils enregistrent impartialement. Drumont y côtoie Zola, et toutes les insultes qu'ils s'adressent sont dument cataloguées, dans l'ordre chronologique de leur publication sur le journal indiqué. Cela aurait bien pu correspondre à une section du *Sottisier*, il suffit de lire la première citation pour le vérifier :

Dieu
Janvier 2 Le nommé Dieu (Intr.(ansigeant)¹⁷

12 Bouvard et Pécuchet, désignés « Officiers d'académies bureaucrates » ont la fonction de renvoyer le lecteur à cette bêtise universelle distribuée d'une façon équitable dans les deux partis, dont la contemplation à travers la copie pourrait constituer un exercice cathartique.

13 Bien des années plus tard, Bouvard et Pécuchet ressurgissent dans *Mademoiselle Bovary* de Maxime Benoît Jeannin ; le lecteur y apprend que c'est Rodolphe Boulanger qui s'était chargé de leur montrer une propriété à vendre dans les environs :

Les deux Parisiens avaient formulé tant de remarques désobligeantes envers l'exploitant que celui-ci s'était fâché et les avait congédiés, en recommandant à leur guide de ne plus lui amener de semblables imbéciles, sinon il les chasserait à coups de fusil¹⁸.

14 Leur apparition dans ce roman consacré à la vengeance de la fille d'Emma sur la stupidité du milieu qui avait tué sa mère semble également offrir une revanche aux deux copistes, sans changer toutefois leur attitude désabusée :

Ils étaient dégoûtés de tout. Leur entourage s'était montré ingrat et méchant. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient été des précurseurs ; au Moyen-Âge, on les eût brûlés sans autre forme de procès [...]. Alors, dame, depuis, ils s'étaient remis à leur ancien métier, copiant à un double pupitre tout ce qui leur tombait sous la main¹⁹.

15 Si jusqu'à présent leur itinéraire coïncide avec celui tracé dans le dernier roman de Flaubert, ensuite les choses semblent changer. En effet, après « l'échec cuisant dans l'éducation de deux jeunes bons à rien²⁰ », ils ont acquis de l'expérience et se sont consacrés à l'éducation parfaitement réussie d'un jeune aristocrate. C'est pourquoi on leur confie celle de Berthe, à qui ils inculquent les bases qui lui permettront de s'élancer vers son émancipation. L'épisode s'achève donc sur leur succès pédagogique, et non sur un échec ; mais ils sont quand même chassés par le mari de Berthe, qui n'est autre que Rodolphe Boulanger, furieux de voir partir avec eux la servante de la maison. L'auteur semble donc les gratifier d'une double revanche, intellectuelle et humaine, qui toutefois ne change rien à leur attitude philosophique, qui rappelle la célèbre prise de conscience qui a lieu dans le huitième chapitre de *Bouvard et Pécuchet* :

Bouvard et Pécuchet étaient d'un pessimisme inébranlable ; ils avaient tout expérimenté, et rien, en définitive, ne les avait satisfaits. [...] avant de goûter au fruit du savoir, ils étaient plus heureux ; la bêtise la plus triomphante leur échappait ; maintenant, ils possédaient la faculté inouïe de déshabiller instantanément la réalité de ses oripeaux les plus colorés, de ses « costumes de théâtre » disait Pécuchet, et la bêtise leur apparaissait nue : elle était grise, comme l'ennui²¹.

16 Bien que suggestif, le passage doit être inséré dans le contexte dérisoire qui les accompagne toujours, où le coup de sonde en profondeur frôle toujours le poncif ; ils feront une dernière intervention dans le roman, au moment de l'enterrement de Rodolphe, personnage emblématique de la bêtise bourgeoise et spécifiquement masculine : en proposant à Berthe de « momifier Monsieur Rodolphe ! — Et l'enterrer dans une pyramide, pour mieux le conserver²² », ils ne font que suggérer à la fille d'Emma leur propre solution, celle du monument à la stupidité dans un mouvement englobant qui n'épargne rien ni personne. Berthe ne fera qu'en rire, bien sûr.



17 « Chaque époque a sa bêtise » écrivait Frédéric Berthet dans ses *Notes sur Bouvard et Pécuchet*²³. C'est pourquoi il a voulu récrire le roman en l'adaptant à celle des années 1980. *Le retour de Bouvard et Pécuchet*, publié pour la première fois en 1996, est repris en 2014 dans la collection « Remake », à côté de récritures de Balzac et de Jarry.

18 Dans cette version, il ne s'agit pas de continuer le livre en l'ouvrant vers de nouvelles matières, comme le faisait Proust dans son pastiche presque contemporain de l'œuvre de Flaubert, mais de réveiller les deux bonhommes après un siècle : « Comme le livre n'était pas tout à fait terminé, je me suis dit que ces deux personnages n'étaient pas tout à fait morts.²⁴ » Pendant leur longue sieste, le monde a évolué, pas forcément dans une direction intelligente : « La bêtise : comme l'eau pour un poisson : on nage dedans.²⁵ »

19 D'abord surpris par le mauvais état de leur potager et de la maison (« Mélie avait dû à nouveau s'absenter²⁶ ? ») Bouvard et Pécuchet découvrent parmi l'amoncellement de prospectus publicitaires qui a inondé littéralement leur entrée, une radio. Cela leur permet d'approcher un phénomène qui caractérise les années 80, les radios libres. Les premiers chapitres de ce roman (qui en compte trente-trois au total) seront donc consacrés à la fondation de Radio-Chavignolles, à ses programmes et, bien évidemment, à l'échec final de l'expérience :

Ils finissaient par ennuyer tout le monde, recouvraient d'autres fréquences, faisaient irruption, sans le savoir, sur les ondes d'une radio d'État, ou celles d'importantes radios privées²⁷.

20 Traqués par le radiogoniomètre, comme au temps de l'Occupation, ils réussissent à sauver un émetteur qui dès lors leur servira de talkie-walkie entre maison et jardin : « Pense à ramener des tomates²⁸ ». Cette fin dérisoire de Radio-Chavignolles les incite à réfléchir sur le pouvoir de la finance : « Bouvard voulut ressembler aux *golden-boys*, prit des amphétamines, des coupe-faim, de la cocaïne²⁹ », mais il finit par se rendre compte que son patrimoine a sérieusement diminué. C'est qu'il faut « se réconcilier avec l'entreprise³⁰ » et créer des emplois. Ils décident donc de s'entraîner aux entretiens d'embauche, à toutes les techniques des cabinets de recrutement, sans compter les stages de survie en milieu hostile :

Un matin que Pécuchet récitait à voix basse des colonnes de chiffres, penché sur sa petite table de travail [...] Bouvard [...] s'étant saisi d'un tisonnier, avançant sur la pointe des pieds, s'appêtait à en frapper Pécuchet d'un grand coup par-derrière, pour accentuer son *stress*, lorsqu'ils convinrent d'arrêter là l'expérience³¹.

21 Cette réécriture peut apparaître à un lecteur contemporain plus drôle que l'originale, parce qu'on y reconnaît la dénonciation de la bêtise d'un monde qui est encore le nôtre. Frédéric Berthet s'est interrogé, dans ses *Notes*, sur la nature du comique qui caractérise le roman de Flaubert, qu'il avait pour but de pasticher :

Un pastiche est-il ironique ? Et un pamphlet ? Et quand on fait les deux à la fois ? Et en plus, lorsqu'il s'agit de pasticher un livre qui peut lui-même être qualifié d'ironique ? Sans que l'on puisse vraiment démêler sur quoi s'exerce cette ironie (de Flaubert) : sur la « réalité » ? sur B&P ? On serait tenté de dire que le traitement que Flaubert réserve à B&P est (ou devient) de l'ordre de l'humour — c'est-à-dire un bizarre attachement, une sorte de tendresse à leur égard³².

22 En effet l'ironie avec laquelle l'auteur retrace les mésaventures de ces deux revenants n'est jamais méchante : on sourit lorsqu'on les voit s'acheter une voiture seconde main en présageant qu'elle n'ira pas très loin. En effet le moteur lâche définitivement après quelques kilomètres ; heureusement qu'ils sont secourus par Barberou, leur ancien ami. Berthet a choisi de renverser la structure de l'original et de transporter les deux héros à Paris, après les déceptions chavignollaises. Ce sera l'occasion de satiriser les modes 1980, du Minitel au culte du fitness, en passant par la manie (encore très contemporaine) des célébrations :



Ils s'aperçurent qu'on fêtait sans arrêt quelque chose, que le pays était saisi d'intense commémoration, cette maladie nouvelle de la mémoire.
 Un jour, c'était la fête des enfants, des femmes, du cinéma, des animaux, des céréales, la Fureur de Lire ; ou bien des Journées contre le cancer, le sida, la myopathie, le trou d'ozone, le nucléaire, l'injustice.
 Cela allait de pair avec la Semaine du blanc aux Nouvelles Galeries, celle du beaujolais nouveau, une promotion spéciale sur le jambon de Bayonne, les Vingt-Quatre Heures du Mans³³.

- 23 L'auteur emploie parfois l'ancien procédé du regard « autre » pour souligner l'étrangeté de certaines coutumes métropolitaines ; Bouvard, à peine débarqué à Paris, est ce « persan » qui lit selon ses codes ce qui se présente à ses yeux :

Sur un trottoir, ils croisèrent une femme qui courait, les coudes au corps, le regard vide, poursuivie à quelques mètres par un homme qui courait également, la respiration oppressée, vêtu de couleurs bizarres, un vert et un violet qui juraient, épouvantaient les yeux.

Bouvard s'immobilisa, pressentit un drame passionnel, cria « Holà ! », voulut s'interposer, faire le chevalier, ressembler à Ivanhoé, quand Pécuchet le calma, lui expliqua :

— C'est le *jogging*³⁴.

- 24 Parmi les sujets qui occupent les deux amis, il y a en a au moins deux qui appartiennent également à l'œuvre de Flaubert, et que Berthet réactualise : il s'agit de la littérature et de la politique. Là aussi, il choisit de renverser la structure de l'original. Flaubert terminait son chapitre littéraire par la révolution de 1848, qui déclenchait le chapitre politique ; c'était aussi une façon d'esquiver l'échec du savoir « littérature » par l'irruption d'une réalité historique. Berthet fait le contraire : il débute par une tentative de carrière politique de Bouvard et Pécuchet, suivie par un chapitre consacré à la littérature. On pourrait alors se demander comment la catastrophe qui attend toujours les deux héros contamine l'art littéraire. On touche là peut-être à la couche la plus profonde de cette réécriture apparemment si drôle, constituée par la conscience de la mort. Le chapitre se termine par une longue liste de dates de disparition d'écrivains, à partir de Radiguet, mort à 20 ans, jusqu'à Flaubert, 59. C'est cette prise de conscience qui incite les deux amis à passer à autre chose. Le même phénomène se reproduira avec la musique (de Mozart, 35 ans, à Satie, 59) et la peinture : « Géricault et Giorgione, 33 ans, [...] Courbet, 58 ans³⁵ ». La brièveté de ces vies d'artistes qu'il a voulu rappeler suggère à l'auteur cette note, d'autant plus poignante si l'on pense qu'il mourra à 49 ans :

Ces trois champs d'honneur où B&P énumèrent, de façon tragi-comique, et, d'ailleurs, même pas : où ils se contentent de *dire* (de chanter, en somme) les assez courtes années de vie qu'écrivains, peintres, musiciens ont eu la chance de connaître. Sujet tabou. Personne n'en parlera. Ce seront les pages non lues du livre. J'en parierais ma chemise³⁶.

- 25 Si la vie des artistes est éphémère, les personnages, eux, sont immortels, et Bouvard et Pécuchet font partie de « cette increvable famille » de couples qui traversent les siècles :

ils sont des archétypes, des mythes littéraires, comme Don Quichotte et Sancho Pança, le docteur Jekyll et Mister Hyde, Sherlock Holmes et Watson, Don Juan et Leporello, le capitaine Achab et la Baleine Blanche...³⁷

- 26 Le roman se termine lorsque les deux amis éprouvent le besoin de recommencer leur sommeil. Ils seront prêts à se réveiller pour de nouvelles aventures, peut-être à l'époque des réseaux sociaux, auxquels on pourra sans doute appliquer ce que Frédéric Berthet a appelé « le test B&P » :

Mettez ces deux personnages en situation, confrontez-les à la réalité, et le résultat est que la « réalité » (ce qui se donne sous ce nom) s'effondre très vite — alors que les deux lascars sont indestructibles, increvables, et surtout incorrigibles —



puisqu'ils n'ont aucune faute à se reprocher. B&P : marque de fabrique. Une activité éprouvante, parce que maintenant, ça réagit tout de suite, et que le laboratoire risque d'exploser à la seconde. Nous sommes *gavés* de bêtise, sur-nourris de conneries. C'est à nouveau. C'est à chaque fois. Cet horrible et interminable déroulement — le tapis roulant, l'escalier mécanique des aéroports et des supermarchés³⁸.

Notes

1 Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 353.

2 Ils sont par exemple convoqués par Alain Roger, *Bréviaire de la bêtise*, Paris, Gallimard, 2008 et dans le pamphlet d'André Glucksmann, *La Bêtise*, Paris, Grasset, 1985. D'ailleurs, la présence du dernier roman de Flaubert dans la réflexion critique et théorique du XX^e siècle a été soulignée dans les contributions d'Anne Herschberg Pierrot (*Présence de Bouvard et Pécuchet chez Roland Barthes*) et de Jacques Neefs (*Modernité de Bouvard et Pécuchet, Borges, Queneau*) dans le numéro de cette revue consacré aux *Écrivains contemporains lecteurs de Flaubert* (n. 18, 2017, <https://journals.openedition.org/flaubert/2809>).

3 Mireille Naturel, *Proust et Flaubert : un secret d'écriture*, deuxième édition, Amsterdam, New York, Rodopi, 2007, p. 74-85. Rappelons également que dans *Palimpsestes*, Genette consacre un chapitre au pastiche de Flaubert de l'affaire Lemoine qu'il met en parallèle avec les réflexions critiques que Proust consacre au style de Flaubert (*op. cit.*, p. 136-160).

4 Marcel Proust, *Les plaisirs et les jours*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 57.

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*, p. 58.

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*, p. 59.

9 *Ibid.*

10 *Ibid.*, p. 62.

11 Cf. Jean-Pierre Moussaron, « Une étrange greffe » dans *Flaubert et le comble de l'art. Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, Sedes, 1981, p. 89-109

12 Marcel Proust, *Les plaisirs et les jours*, *op. cit.*, p. 62.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, p. 64.

15 Marcel Proust, *Correspondance*, édition établie par Philippe Kolb, Paris, Plon, 1970, t. I, p. 50.

16 Marcel Proust, *Les plaisirs et les jours*, *op. cit.*, p. 65.

17 Bouvard et Pécuchet, *Un côté de l'affaire Dreyfus. Coups de gueule et coups de trique*, Paris, 1899, p. 5.

18 Maxime Benoît Jeannin, *Mademoiselle Bovary*, Paris, Belfond, 1991, p. 93.

19 *Ibid.*, p. 179.

20 *Ibid.*

21 *Ibid.*, p. 195.

22 *Ibid.*, p. 238.

23 Frédéric Berthet, *Le retour de Bouvard et Pécuchet*, Paris, Belfon, 2014, p. 145. Cette édition reprend le texte de la première édition en y ajoutant les *Notes* retrouvées parmi les papiers de l'auteur. Frédéric Berthet (1954-2003) est l'auteur de cinq livres, publiés entre 1986 et 1996, dont *Le retour de Bouvard et Pécuchet* fut le dernier.

24 Frédéric Berthet, *Notes*, *op. cit.* p. 150.

25 *Ibid.*, p. 144.

26 Frédéric Berthet, *Le retour de Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 11.

27 *Ibid.*, p. 27.

28 *Ibid.*, p. 29.

29 *Ibid.*, p. 34.

30 *Ibid.*, p. 39.

31 *Ibid.*, p. 45.



32 Frédéric Berthet, *Notes*, *op. cit.*, p. 144.

33 Frédéric Berthet, *Le retour de Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 106.

34 *Ibid.*, p. 88.

35 *Ibid.*, p. 115-116.

36 Frédéric Berthet, *Notes*, p. 153.

37 *Ibid.*, p. 152.

38 *Ibid.*, p. 156.

Pour citer cet article

Référence électronique

Patrizia Oppici, « Le retour de Bouvard et Pécuchet », *Flaubert* [En ligne], 27 | 2022, mis en ligne le 15 juin 2022, consulté le 24 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/4502>

Auteur

Patrizia Oppici

Université de Macerata

Articles du même auteur

Introduction [Texte intégral]

Paru dans *Flaubert*, 27 | 2022

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

